

ASSOCIATION DES FAMILLES DE COMPAGNON DE LA LIBERATION

**Chemin de mémoire à Quimper : 11
octobre 2019**

Les Compagnons finistériens



Inauguration du « Chemin de mémoire » à Quimper. On reconnaît de gauche à droite : Roger Guillamet, le général Bruno Cuche, le général Christian Baptiste et Ludovic Jolivet, maire de Quimper.

C'est au Centre des congrès du Chapeau Rouge, à Quimper, chef-lieu du Finistère, que s'est déroulée la première partie de cette journée de mémoire, pensée et organisée de longue date par Roger Guillamet, qui fut président de l'AFCL de 2015 à 2019, et en reste président d'honneur. Il est le très actif délégué départemental de notre Association pour le Finistère. Résidant à Treffiagat, commune maritime du pays bigouden, il avait su mobiliser de nombreux partenaires : l'ONACVG, l'Ordre de la Libération, le ministère des Armées, la Préfecture du Finistère, la ville de Quimper, les représentants des associations mémorielles, les familles de Compagnons, de Français libres et de résistants.

Pour donner plus de poids à l'inauguration solennelle, prévue en fin de journée, d'un « chemin de mémoire » au centre de la ville, le long de la rivière Odet, illustrant par textes et photos les parcours des Compagnons finistériens, il avait invité historiens et personnalités civiles et militaires à animer un colloque dont nous allons résumer les temps forts.

A 9 heures, Jean-Paul Neuville, président de l'AFCL, Clotilde de Fouchécour et Marie-Clotilde Génin-Jacquey étaient accueillis rue du Paradis, au Chapeau Rouge (*tog ruz*, en breton) par Roger Guillamet et Ludovic Jolivet, maire de Quimper. Ils retrouvaient autour d'un café de nombreux amis : Anne Soupa, fille d'Henri Beaugé, accompagnée de ses frères, Nicolas Simon, Marie-Claude Drogou ; Anne Vourc'h- Ploux et son mari Yves, le général Patrice Gallas, le général Bruno Cuhe, président de la Fondation Maréchal-Leclerc, et son épouse, Marie-Noëlle Aly, François Abalan et bien d'autres.

A 9h30, le colloque débute dans cette grande salle bien sonorisée de 400 places.

Intervention de Ludovic Jolivet, maire de Quimper



Dire NON - ce qu'ont fait les Compagnons - s'inscrit dans une logique de « transgression nécessaire, dans la ligne du NON de Charles de Gaulle », dès le 18 juin, au lendemain du discours de défaite du vieux maréchal : « Monsieur le Maréchal, dans ces heures de honte et de colère, pour la patrie, il faut qu'une voix vous réponde. Cette voix sera la mienne »...

Citant ensuite Emmanuel Kant - « Aie le courage de te servir de ton propre entendement » -, il affirme être « heureux et fier qu'un chemin de mémoire soit tracé à Quimper, cœur de la Cornouaille, en reconnaissance de la bravoure et du sacrifice des 53 Compagnons finistériens qui vont devenir les compagnons de vie de notre territoire ». Puis, il cède la parole à Christian Bougeard.

***Intervention de Christian Bougeard, professeur émérite
d'histoire contemporaine à l'Université de Bretagne
occidentale à Brest.***



Avant de présenter les Compagnons finistériens, il est indispensable de brosser un tableau d'ensemble des années de guerre en Bretagne.

Le choc de 1940

La défaite, l'effondrement, sont d'autant plus dramatiques pour la population bretonne que l'occupation militaire d'une puissance étrangère n'était pas intervenue depuis le Moyen-Age : en 1870, les Prussiens n'étaient pas allés jusqu'en Bretagne. D'autre part, le souvenir de la Grande guerre est encore très vif : 125 000 Bretons sont morts dans les combats de 14-18 et leurs noms sont gravés dans le granit des monuments aux morts dressés dans chaque commune. 30 000 d'entre ces « morts pour la France » sont finistériens. Aussi leurs proches sont saisis d'un mouvement de révolte lorsque dès le 18 juin 1940 la *Wehrmacht* est aux portes de Rennes, et se rue vers le port de Brest, cible hautement stratégique.

Après quelques combats de « retardement » à Lorient, Guidel, Brest, Landerneau..., l'armée allemande occupe toute la Bretagne et plus de 30 000 Finistériens sont faits prisonniers de guerre et envoyés dans les camps. L'absence des hommes dans les champs et les usines, cumulée avec la présence massive de la Wehrmacht, de la Gestapo, aidées par une partie de la police française aux ordres de Vichy, va entraîner un rejet massif de l'Occupation et de nombreux départs vers l'Angleterre de jeunes Bretons désireux de continuer le combat. Le ralliement des 127 marins de l'Île de Sein dès juin 1940 en est

l'exemple le plus exceptionnel : « Vous êtes le quart de la France ! », s'exclame de Gaulle lorsqu'ils arrivent à Londres.

Le rejet du régime de Vichy

Lors du vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain, si 50 parlementaires bretons votent « oui », 7 autres votent « non ». Ils sont tous finistériens, 6 députés et un sénateur, 5 socialistes ou radicaux, 2 démocrates chrétiens. On les retrouvera dans la Résistance, ou incarcérés en raison de manifestations de leurs administrés hostiles à l'occupant. Victor Le Gorgeu sera commissaire de la République à la Libération, François Tanguy-Prigent sera ministre.

Si quelques autonomistes bretons entrent dans la Milice, s'engagent même pour certains dans la *Waffen SS*, ou créent leur propre mouvement (la *Bezen Perrot*), la population dans son ensemble est hostile à l'Allemagne nazie et à la Collaboration. Ce sentiment se renforce avec le rationnement, les privations, l'instauration du S.T.O. Dans le Finistère, 40% des requis sont réfractaires. Lorsque survient la Relève, 4 500 jeunes se cachent dans les fermes. Les gendarmes, pour beaucoup, ferment les yeux.

L'entrée en Résistance

Neuf attentats individuels contre des soldats ou des bâtiments allemands sont constatés. Ils cessent bientôt en raison des représailles et de la mise en garde solennelle prononcée par de Gaulle. Plus efficaces, les mouvements de Résistance, de renseignement ou d'évasion recrutent en Finistère : Libération Nord ; Défense de la France, ORA, Vengeance, réseaux Johnny, Savannah, Overcloud, Nemrod... entrent en action et s'étofferont en 1944 au moment du débarquement.

Il faut tenir compte de l'importance de la mer, des ports et de tout ce qui s'y rapporte. Brest et Lorient sont des bases maritimes très importantes, tant pour la marine allemande que pour les agents de renseignement gaullistes venant de Londres. A Brest, se trouve la grande base de la *Kriegsmarine* qui abrite les gros navires *Prinz Eugen*, *Scharnhorst* et *Gneisenau*. Ces bâtiments sont destinés à intervenir dans l'Atlantique pour attaquer les convois britanniques. Une base sous-marine va également être installée à Brest. Mais Brest va être constamment attaqué par la RAF.

A Lorient, dans la base sous-marine de l'amiral Raeder, commandant en chef de la *Kriegsmarine*, c'est la marine française aux ordres de Vichy qui, comme à Brest, collabore à la réparation et à l'entretien des bateaux allemands. Toujours est-il que la population finistérienne doit subir une double violence : celle des bombardements alliés jointe à celle des Allemands qui pourchassent à la fois les départs de bateaux de pêche vers l'Angleterre et les agents de renseignement gaullistes débarquant, venant de Londres, dans les petits ports bretons : Honoré d'Estienne d'Orves, à la tête du réseau Nemrod, débarquant à Plogoff, sera arrêté à Nantes et fusillé au Mont-Valérien.

En 1944, les maquis auxquels se joignent les FFI entrent en action, malgré l'appel de Pétain à « ne pas bouger », appel appuyé par l'évêque de Quimper, Mgr Adolphe Duparc. Les représailles sont terribles, les pertes des maquis également : exécutions, fusillades, pendaisons, à imputer pour la plupart aux troupes allemandes revenant de l'Est et habituées aux massacres de masse. Quimper est libéré le 8 août 1944, Concarneau le 25 août seulement. La poche de Brest, commandée par le général Hermann-Bernhard Ramcke, ne se rend que le 19 septembre, après un siège de 43 jours et la destruction presque complète de la ville par les bombardements. La poche d'Audierne est libérée le lendemain. Le 12 mai 1946, le général de Gaulle inaugurerà à Quimper le monument de la Libération.

.....

.....

Projection du film : Les Compagnons de la Libération

de Philippe Tourancheau

Beaucoup d'entre nous connaissaient ce documentaire mais ils l'ont revu avec le même intérêt : Daniel Cordier, Claude Raoul-Duval et Hubert Germain évoquent leur décision de gagner Londres, prise immédiatement après le discours du vieux Maréchal, le 17 juin 1940, alors qu'ils n'avaient que 19 ou 20 ans. 80 ans plus tard, ils ne peuvent retenir leur émotion en évoquant cette « année terrible » et celles qui l'ont suivie. La rencontre impressionnante avec Jean Moulin pour Daniel Cordier, les combats aériens pour Claude Raoul-Duval, les batailles décisives pour Hubert Germain, de l'Erythrée au débarquement de Provence, en passant par la Syrie, la Libye, la Tunisie, l'Italie... Il est sorti vivant de l'enfer de Bir-Hakeim et, retrouvant sur le sol de France en août 1944 l'odeur des pins et des lavandes, il embrassera le sable de Provence, en signe de reconnaissance.

Les Compagnons finistériens

Roger Guillamet présente sur écran, en les commentant, les photos des 47 Compagnons nés ou inhumés dans le Finistère et de quelques Compagnons qui n'étaient pas originaires du Finistère mais qui s'y sont battus ou y sont rattachés

par des liens familiaux. Soit 53 au total. Après Paris (136), le Finistère est le département qui compte le plus de Compagnons. En outre, l'Île de Sein est l'une des 5 communes Compagnon de la Libération.

Les Brestoïis

Parmi eux, 3 chanceliers de l'Ordre de la Libération :



Georges Thierry d'Argenlieu,
premier chancelier de l'Ordre de la Libération (1940-1958)



Jean Simon, chancelier de l'Ordre de la Libération (1978-2003)



Fred Moore, chancelier de l'Ordre de la Libération (2011-2017)

Les Quimpérois

René Crocq, né dans les Côtes d'Armor, est inhumé à Quimper. Embarqué à 19 ans au Conquet, il participe à toutes les campagnes, du Tchad aux Vosges, avant de combattre en Indochine et en Algérie.

Jean Jaouen, 21 ans en 1939, dirige dans le Finistère le réseau Turma-Vengeance. Il s'engage dans la 13^e DBLE, et meurt à Juan-Les-Pins en 1944, lors du débarquement de Provence, en désamorçant une mine.

Yves Rolland, fils de cheminot, a eu un parcours exceptionnel : forgeron amené par la crise de 1929 à s'engager dans l'armée, il devient méhariste, couvrant des milliers de kilomètres à travers les déserts d'Afrique. Il rejoindra Leclerc et sera

de tous les combats de la 2^e DB. Le « Chemin de mémoire » portera désormais son nom.



Yves Rolland (1909-1994)

Les marins tués ou disparus en mer

Louis Broudin (18 ans) et Baptiste Dupuis (30 ans), tués lors de l'expédition de Dakar en septembre 1940, François Drogou, commandant le sous-marin *Narval*, et Joseph Vergos, disparus avec tout l'équipage au large de la Tunisie en décembre 1940.

Les Compagnons abattus en combat aérien

Auguste Guillou en Crète, Jacques Dodelier en Erythrée. Jean Bécourt-Foch dans un accident d'avion.

Fusillé par les Allemands à Concarneau : François Péron

Morts au combat

Corentin Prigent en Syrie, Jean Devé, Jacques Savey, dominicain, Pierre Le Gouriérec à Bir Hakeim, Jean Jestin et Jean Jaouen en Provence, François Arzel en Savoie, François Seité à Belfort, Alphonse Guéna à Brazzaville, François Fouquat du BCRA dans le maquis de la Nièvre, Jean Vourc'h lors du débarquement de Normandie, Yves Guellec sur la route de Strasbourg, Xavier Langlois dans les Vosges .

Ceux qui ont survécu à la guerre



22 août 1941 : le *Rubis* à 30 milles de la côte norvégienne après de graves avaries subies à la suite du torpillage d'un convoi allemand

*Les hommes du sous-marin Rubis** : Ce sous-marin, une des 18 unités-Compagnon, a eu un parcours exceptionnel : il a rallié la France Libre avec la quasi-totalité de son équipage. Trois Finistériens ont été reconnus comme Compagnon à titre individuel : Henri Rousselot, commandant du *Rubis*, Roger Guillaumet, maître-radio, François Leguen, maître torpilleur.

Etienne Schlumberger, polytechnicien et officier de marine, qui participe à l'opération de Dakar et à celle du Gabon, puis commande le sous-marin *Junon*, combat dans l'Atlantique et en mer du Nord, devient directeur des études à l'Ecole Navale et prend sa retraite à Crozon où Il meurt, presque centenaire, en 2014.

Autres Compagnons liés au Finistère

Henri Rol-Tanguy, né à Brest, qui signa avec Leclerc la reddition de Paris le 25 août 1944

Jean Moulin, l'unificateur de la Résistance, qui fut sous-préfet de Châteaulin. Arrêté par la *Gestapo* le 21 juin 1943, il meurt sous la torture dans le train qui l'emporte vers l'Allemagne.

Pierre Brossolette et Emile Bollaert, arrêtés à Audierne, tentant de rejoindre l'Angleterre. Pierre Brossolette se donne la mort, pour ne pas parler, le 22 mars 1944. Bollaert, déporté, reviendra des camps.

Honoré d'Estienne d'Orves, à la tête du réseau *Nemrod*, débarque à Plogoff en 1940, venant de Londres. Arrêté à Nantes en janvier 1941, il sera fusillé au Mont-Valérien le 29 août 1941.

Claude Chandon, artisan du ralliement de la Guyane à la France Libre, et de l'organisation des troupes au Cameroun, Compagnon dès 1941, accueille le

général de Gaulle à Courseulles le 14 juin 1944. Il est abattu par les Allemands près de Carhaix le 6 août 1944.

Guy Le Coniac de La Longrays, né à Brest, qui a sauvé la vie du Compagnon André Gallas, père du général Patrice Gallas, membre de l'AFCL.

Roger Guillamet cite ensuite d'autres Compagnons finistériens, sans pouvoir, faute de temps, détailler leur biographie. Parmi ceux-ci : Michel Abalan, Henri Beaugé-Bérubé, Charles Le Goasguen, André Quelen.... Il nous invite à les découvrir après la clôture du colloque, avec l'exposition, réalisée par l'ONAC, qui leur est consacrée à l'Hôtel de Ville, à quelques centaines de mètres du Centre des Congrès.

Il termine son exposé en projetant une belle photo prise à l'occasion de la remise de la croix de la Libération à son père en mai 1944, par l'amiral Thierry d'Argenlieu.



Remise de la croix de la Libération au père de Roger Guillamet en mai 1944 par l'amiral Thierry d'Argenlieu. De gauche à droite : Claude Chandon, Adolphe Sicé, Claude Hettier de Boislambert, Jean Maridor, Georges Thierry d'Argenlieu, Roger Guillamet, le général Koenig, Paul Vibert.

*L'après-midi va comporter **cinq** interventions, avant l'inauguration du Chemin de mémoire et le vernissage de l'exposition réalisée par l'ONACVG.*

L'Ordre de la Libération : le choix des Compagnons

Vladimir Trouplin,

conservateur du Musée de l'Ordre de la Libération



Comment est née cette « chevalerie exceptionnelle, créée au moment le plus grave de l'histoire de France », selon les mots du général de Gaulle ? En 1940, tout est à construire : un mois après l'Appel, les FFL comptent à peine 3 000 hommes. A la fin d'août, le ralliement de l'A.E.F. est un grand succès. Mais le mois suivant, c'est l'échec de l'opération de Dakar visant à convaincre l'A.O.F. de revenir dans la guerre ; la France Libre compte ses premiers morts, tués par des balles françaises. L'opération du Gabon réussit, au prix de dizaines de morts. De Gaulle se confie alors au commandant Thierry d'Argenlieu, blessé à Dakar : « Les Français (...) ont besoin d'être stimulés. Je suis décidé à créer un insigne nouveau ».

Ce n'est pas une simple décoration mais un Ordre que de Gaulle va instituer. Après avoir écarté l'idée de choisir le mot « Croisés », le terme choisi, plus laïc, est celui de « Compagnons », ceux qui partagent le même pain. L'Ordre ne comporte qu'un seul grade et un insigne unique, la croix de la Libération. Le ruban affiche le noir du deuil et le vert de l'espérance.

C'est une distinction pour faits exceptionnels, mais aussi un signe de la part du Général pour afficher ses prérogatives de Chef des Français libres. Les premières nominations interviennent le 29 janvier 1941. Les 5 premiers membres sont Georges Thierry d'Argenlieu, nommé chancelier, Emmanuel d'Harcourt, qui a perdu une jambe à la campagne de France, Félix Eboué, gouverneur du Tchad, Edmond Popieul, ancien combattant de la Grande guerre, et Henry Bouquillard, des FAFL, héros de la bataille d'Angleterre. Les choix du Général visent ensuite à distinguer les différentes composantes de la France Libre, comme à encourager les troupes à la veille d'un combat difficile : ainsi les 23 croix décernées en Palestine le 26 mai 1941, à la veille de la campagne de Syrie. Peu à peu, les critères se précisent : « Cet Ordre est destiné à récompenser les personnes ou les

collectivités militaires ou civiles qui se sont signalées d'une manière **exceptionnelle** dans l'œuvre de la libération de la France et de son Empire »

En ce qui concerne les Compagnons finistériens, on note la forte proportion de ceux qui sont nommés dès 1941, en raison des tués à Dakar sur le Commandant Duboc et de la disparition du sous-marin Narval en décembre 1940. Le tribut payé par les Compagnons finistériens est lourd, puisque 44% d'entre eux ne survivent pas à la guerre (contre 30% pour l'ensemble des Compagnons).

En définitive, le choix des Compagnons est le choix de l'**exceptionnel**, de la **diversité** des hommes, des lieux et des modes d'action qui recouvrent toutes les formes de l'**engagement** dans la France Libre ou la Résistance.

L'île de Sein, Compagnon de la Libération, par Jean-Paul Ollivier



On ne peut résumer cette savoureuse intervention de l'ancien et brillant commentateur du Tour de France qu'il faut entendre comme un conte. En voici quelques extraits.

1940 : La France est en plein désarroi, battue, vaincue, puisque Pétain a demandé l'armistice. Les élites se précipitent à Vichy pour faire allégeance au Maréchal et, à côté de cela, vous aviez cette île de rien dont les habitants allaient se battre pour défendre l'honneur de la France. (...)

L'île de Sein vivait de la pêche et sur place il y avait plusieurs navires. Les femmes allaient souvent chercher du goémon. On en faisait de la soude. C'était une vie tout à fait tranquille et on était loin de la guerre. Il y avait tout de même quelques éléments inquiétants : on avait vu des Stukas bombarder un cargo venu de Brest qui descendait vers le sud. On voyait des fumées sur Brest, c'étaient des dépôts qui brûlaient. On racontait que les Allemands étaient à Rennes...

Il n'y avait que peu de postes de radio sur l'île, un poste à accus, plus loin, dans le phare, difficilement transportable. Il y en avait trois dans le bourg, dont un à l'hôtel de l'Océan. L'humeur n'était pas à écouter les informations, mais il y avait

le maire, Louis Guilcher,- tout le monde s'appelle Guilcher sur l'île, ou Couillandre, ou Tanter ou Porsmoguer, ou Milliner -.Louis Guilcher, c'était un ancien combattant de la guerre de 14, médaillé militaire. Il y avait également le recteur, l'abbé Louis Guillerme qui était là depuis 2 ans. C'était un personnage courageux, un très grand patriote. Alors, dès qu'il avait appris que ça bougeait et qu'il y avait des Allemands ici et là, il a dit : « Il faut qu'on fasse quelque chose, il faut qu'on aille, etc.. » (....)

A l'île, on n'avait pas eu connaissance de l'Appel du général de Gaulle. Mais le 21 juin, Henri Thomas, le maître du phare, arrive dans le bourg. Il a couru, il a le cheveu en bataille, la face rubiconde, il est particulièrement énervé. Il raconte qu'il a entendu à la radio un général qui a dit qu'il fallait poursuivre le combat. « Il faut y aller, il faut vraiment y aller. Il reparlera demain à la radio de Londres ». Alors Madame Quémeneur, à l'hôtel de l'Océan, est invitée à faire écouter aux îliens l'Appel du général de Gaulle. Ils sont une vingtaine devant l'hôtel. Elle a trouvé un câble, un haut-parleur en forme de col de cygne. Et la voix du général de Gaulle s'est élevée dans le soir et il a parlé, il a dit ce qu'avait entendu le gardien du phare. L'abbé Guillerme entre pratiquement en transes. Il appelle le maire avec lequel il s'entendait très bien -. Le spirituel prenait souvent le pas sur le temporel et le maire suivait -. : « Il faut armer les bateaux »... Il y avait là le « *Rouanez ar Mor* », la « *Velleda* », le « *Corbeau des mers* ». Tout le monde se massait sur le quai, tout le monde voulait partir. Il fallait armer ces bateaux, trouver des patrons. Tous les jeunes voulaient embarquer.

Alors, l'abbé Guillerme a mis son surplis et a donné la bénédiction à ceux qui partaient. Il demandait : « Vous avez de quoi manger à bord ? » On lui répond : « On a fait des sandwiches », mais un autre a dit : « On n'a pas de vin ». Quand on connaît les Bretons, on a toujours besoin d'un petit coup de rouge. Il y avait bien une bouteille à bord, mais en réalité, c'était du vinaigre. Et ils sont partis à 120. Tout le monde était d'accord. Les femmes poussaient leur mari. Il y avait aussi un séminariste qui s'appelait Félix Guilcher. Il avait une vingtaine d'années.

« Mais, Félix, tu ne vas pas y aller, ici on a besoin de prêtres ! »

Pour toute réponse, il a enlevé sa soutane, il l'a jetée sur le quai et il est monté sur le bateau. Et tout le monde est parti. (...)

Londres : On va les réunir et les parquer à l'Olympia Hall, un immense cinéma qui n'avait plus de fenêtres, laissé un peu à l'abandon. Tout le monde vivait là, couchait là, en attendant que quelque chose se passe. Un officier, Renoir, qui s'occupait du camp, a alerté Geoffroy de Courcel, l'aide de camp du Général : « Si le général de Gaulle pouvait venir les saluer, ce serait extraordinaire, cela les reconforterait ». Les Sênans ne savaient pas où ils allaient, ils attendaient de faire la guerre, ils ne voyaient pas grand-chose arriver. Courcel alerte le Général, Renoir range ses hommes, tout le monde se cherche, ils étaient quelques petites centaines. Les îliens, évidemment se mettent tous ensemble. Et puis, le Général arrive, leur fait un discours simple, pas très long, mais significatif. Les gars de l'île de Sein étaient les plus nombreux ; les premiers sur les rangs.

Et le Général commence par là. Clet Chevert était le premier :

« D'où venez-vous ? »

- « de l'île de Sein »

- Et vous ?- « de l'île de Sein ».

Et ainsi de suite...Et le Général s'étonne :

« Mais alors, l'île de Sein, c'est le quart de la France ! »

On va les habiller, les mettre sur des navires-écoles, leur apprendre un certain nombre de choses. On les a lâchés ensuite sur des théâtres d'opérations et là, bien sûr, beaucoup ne sont pas revenus. (..)Eux, c'était la France, la France, la France ! Ils étaient en phase avec le général de Gaulle.

L'île de Sein pendant la guerre

Pendant ce temps, on vivait sous la botte allemande, parce qu'une garnison s'installait. L'abbé Guillerme avait fait le tour des maisons. Il disait aux Sénans : « Ils vont arriver dans une heure, vous laissez vos portes et vos fenêtres fermées. Vous n'ouvrez rien. Vous restez là, confinés. Il ne faut pas qu'on vous voie. ». Ils ont trouvé tout fermé. On les appelait *krank glaz* (les crabes verts en breton). Leur chef s'appelait Hans, il était grand, alors on l'appelait *Hans braz*. Les gens étaient tout à fait indifférents et il n'y avait pas de manifestation d'hostilité. Il fallait quand même faire attention : une dame, Ambrosine Violant - un nom prédestiné - avait dit quelques mots de travers en breton sur les Allemands, quelqu'un a dû les traduire et hop! Ambrosine a été mise au frais quelques jours.

On s'est demandé s'il y avait des collabos à l'île de Sein. Oui, il y a eu un collabo, c'était un chien. Dès que les Allemands sont arrivés, il les a suivis, mais, circonstances atténuantes, c'était un berger allemand.

Il faut vous parler du vin : un pinardier a fait naufrage au large de Sein, et a lâché ses fûts qui sont arrivés sur la côte. C'était une aubaine fantastique : les gens sont arrivés avec des arrosoirs, des brocs... L'abbé Guillerme était du voyage, il est allé en chercher. La police l'a su et l'abbé a eu leur visite. Il n'était pas fou, il avait un buffet à double porte. Quand le policier a regardé, l'abbé lui a dit : « Je finis mon vin de messe, parce qu'on n'a pas grand-chose ici. » Les Sénans ont eu du vin pendant toute la durée de la guerre.

Après la guerre

Le Général a dit : « Je veux rendre à l'île de Sein l'hommage qu'elle mérite ». Il devait venir en 1946. Mais il y a eu la tempête et le Général n'a pas pu atteindre l'île. On avait acheté de la nourriture, du poisson frais et ça ne pouvait pas attendre. Alors on a rassemblé tout le monde autour d'une table à la mairie et Yvon Kerloc'h a décroché la photo du général de Gaulle qui est à la mairie -elle y est toujours, d'ailleurs - et l'a mise au milieu de la grande table et ils ont mangé

autour de l'effigie du général de Gaulle. Le Général est venu quelques jours plus tard. Il était décontracté, à l'aise. Il a dit aux journalistes qui étaient là avec leurs crayons, leurs papiers : « Laissez tout ça, on est entre nous ici, on est en vacances ». C'était surprenant. Il se sentait chez lui.

Alors, vous le savez, l'île est devenue Compagnon de la Libération.

La croix de la Libération est remise à l'île de Sein le 30 août 1946 par le général de Gaulle. Il ne fait pas de discours, mais s'adresse spontanément aux Sênans :



« Il y aura toujours, maintenant, en France, des gens qui penseront à l'île de Sein. La France entière saura qu'il y avait sur l'océan une bonne et courageuse île bretonne dont l'exemple magnifique deviendra légendaire et les enfants apprendront dans leurs livres d'histoire l'action héroïque d'une bonne et courageuse île française... La France, vous l'avez sauvée. Il ne faut pas qu'on l'oublie. »



Le Monument dû au sculpteur René Quillivic porte deux inscriptions : « *Kentoc'h Mervel* » (« Plutôt mourir ») et « Le soldat qui ne se reconnaît pas vaincu a toujours raison. » Il a été inauguré par le général de Gaulle le 7 septembre 1960.

.....

**Table ronde avec les familles de Compagnons
finistériens,
animée par Roger Guillamet**



Cette table ronde rassemble Alexis Le Gall, ancien de la 1^{ère} DFL, 97 ans dans quelques jours, parti à 17 ans pour l'Angleterre avec son frère Jacques, 19 ans. Il a combattu avec de nombreux Compagnons. (Il est mort le 21 décembre 2019)

*Alain Bodivit, 94 ans, résistant du réseau Vengeance dirigé dans le Finistère par Jean Jaouen**

*Yves Rolland, fils du Compagnon Yves Rolland**

*Nicolas Simon, fils du général Jean Simon**

Jean et Hélène Rol-Tanguy, fils et fille de Henri et Cécile Rol-Tanguy*

*Hélène Le Berre-Rousselot, fille de l'amiral Henri Rousselot**

*Marie-Noëlle Aly, nièce de Jean Jaouen**



Alexis Le Gall (1921-2019)

Alexis Le Gall : Le discours de Pétain, le 17 juin 1940, a été un choc : c'était la fin, la fin de la France, c'était la victoire du nazi, c'était très difficile à supporter. En arrivant en Angleterre, nous avons été soumis à des interrogatoires de l'*Intelligence Service* qui vérifiait que nous n'étions pas des espions. Quand nous sommes arrivés à l'Olympia, les Sénans n'étaient pas encore là. Ils sont arrivés une heure avant de Gaulle, menés par Félix Guilcher qui ne savait pas beaucoup plus d'anglais que moi. Mais il était séminariste.... C'est là, le 6 ou 7 juillet que de Gaulle a lancé sa phrase historique...Mais la vraie phrase, c'était : « L'île de Sein, c'est quoi ? Mais c'est la moitié de la France¹ ! » (...) J'ai fait une école de sous-officiers. Si on nous formait, c'était pour encadrer les contingents noirs qu'on allait recruter en Afrique : comme on n'avait personne, il fallait des soldats. On a ainsi créé une vingtaine de bataillons.

Hélène Le Berre-Rousselot : Mon père a intégré l'Ecole Navale en 1931. Il a été affecté sur le *Rubis* en 1935 et a passé 10 ans à bord du même sous-marin dont il a été nommé commandant en 1943. J'ai retrouvé les lettres écrites par mon père à ses parents en juin 1940, leur annonçant « de grands changements » qui allaient perturber la correspondance. Sur le *Rubis*, à l'heure du choix [de continuer le combat], la décision a été prise collégalement, en réponse à l'amiral Cabanier*.

Louis Jestin : Jean Jestin, mon oncle, a quitté Brest le 19 juin. Il n'avait pas entendu l'Appel, mais le patron du bar où il était avec des copains l'avait entendu. C'était un ancien de 14. Il leur a dit : « Si j'étais à votre place, voilà ce que je ferais »... Alors ils ont pris leurs vélos jusqu'au Conquet pour prendre un bateau jusqu'à Ouessant, et de là ils sont partis pour l'Angleterre. C'était un paysan qui avait le certificat d'études. On l'a formé comme sous-officier. Il est parti pour l'Afrique former des troupes indigènes au camp d'Ornano. Il a fait partie du BM5, il a combattu en Syrie, à El Alamein, où il a perdu un œil, en Tunisie, en Italie. Et il a été tué lors du débarquement de Provence.

Nicolas Simon : Mon père, Jean Simon, était Saint-Cyrien. Il faisait partie des troupes coloniales : **il** avait été en Mauritanie, au Sénégal, et il a suivi une formation pour être observateur aérien ? C'est là qu'il a connu Pierre Messmer* et Fred Scamaroni*. Repliés en Auvergne, ils ont entendu le 17 juin l'appel à l'armistice du maréchal Pétain. Ils se sont dit, entre coloniaux : « la guerre va continuer avec l'Empire. Il faut passer de l'autre côté de la Méditerranée ». Ils sont partis, mon père et Pierre Messmer, en motocyclette pour Marseille. Ils ont entendu l'Appel du 18 juin, se sont engagés comme dockers sur le port, puis

1 Les versions généralement admises évoquant plutôt le quart que la moitié de la France.

comme matelots. Ils ont fait le tour des bars pour recruter un équipage un peu hétéroclite avec des Bretons dont l'un était mécanicien et voulait rejoindre l'Angleterre. (...)

Ils ont réussi à détourner un cargo italien [le *Capo Olmo*] et à gagner l'Angleterre (...). Mon père et Messmer, grâce à Saint Hillier*, ont été présentés au Général qui ne les a même pas félicités. Il l'aurait pu, car la cargaison du bateau a permis de payer les soldes de la France Libre pendant 3 mois. Ils ont demandé à être affectés à la 13^e BDLE.

Yves Rolland : Mon père, Yves Rolland, est né en 1909. Il avait un C.A.P de forgeron et se destinait à la ferronnerie d'art. A la suite de la crise de 1929, il s'est engagé dans les troupes coloniales et il a servi en Syrie, au Liban, au Sénégal, en Mauritanie où il était méhariste. En 1938, au Tchad, il intègre le groupe nomade du Kanem. Il effectue jusqu'au Niger des parcours de 2000 à 2500 km avec ses goumiers, ce qui contribue à l'endurcir. C'est à Fort-Lamy, alors qu'il est rapatriable, qu'il entend l'Appel. Il est abasourdi par la capitulation exagérée et prématurée, compte tenu de l'immensité de l'empire colonial. Il se sent un moral d'invaincu. Il se tourne vers ses chefs : Massu*, Sarrazac*, Farret*, Colonna d'Ornano* et tous décident de rallier la France Libre. L'arrivée de Leclerc* les mènera de Koufra jusqu'à la Tunisie et à la formation de la 2^e DB. Après quelques mois de formation en Angleterre, il débarque en France avec le Régiment de marche du Tchad : combats en Normandie, à Alençon, au Mans, libération de Paris, combats de Lorraine, des Vosges, Dompierre, libération de Strasbourg. Il était adjudant-chef. Il va poursuivre sa carrière militaire en Oubangui-Chari, puis en Indochine, jusqu'à sa retraite à 46 ans.

Roger Guillamet : Il se retire comme conducteur de travaux, tranquillement, sans faire de bruit.

Marie-Noëlle Aly : Jean Jaouen, mon oncle, est mort très jeune, en mai 1945. Je ne l'ai donc pas connu. On n'en parlait pas beaucoup dans la famille. Son père – mon grand-père – était maire de Kerfeunteun. Il avait lu *Mein Kampf* et avait pris très tôt des positions antifascistes qu'il partageait avec son fils. En 1933, quand Hitler a accédé au pouvoir, Jean a dit à son père : « Vous n'avez qu'à le savoir, je vais mourir pour mon pays ». Il va passer le concours de Navale, mais, suite à une mastoïdite, il s'évanouit à l'oral. Il a fait alors l'école d'artillerie de Poitiers et l'école d'hydrographie de Paimpol. En 1940, il a été pris dans la poche de Dunkerque, fait prisonnier et envoyé dans plusieurs stalags – c'était un prisonnier récalcitrant- Il a été transféré alors à Königsberg d'où il était impossible de s'évader. Mais en décembre 1941, les Allemands cherchaient des marins parce qu'ils manquaient de personnel [pour réparer les bateaux allemands mouillés en France]. Il a sorti de sa poche un diplôme de l'école d'hydrographie pour faire croire aux Allemands qu'il était marin et il a été rapatrié. Après cela, la famille n'a pas su ce qu'il a fait.

Roger Guillamet : il s'est engagé dans le réseau Turma-Vengeance et a été nommé chef du réseau du Finistère, rejoignant le parcours d'Alain Bodivit dans ce même réseau.

Alain Bodivit : C'est par le football que je suis entré en Résistance : à la suite d'un match, j'ai été contacté par Yvon Quéméré, un second-maître de la marine, un *sacco*, comme on appelait les fusiliers marins. Il était chargé de former un groupe de résistance dans le coin situé entre Quimper et Bénodet : nous étions dans la zone interdite où s'élevait le mur de l'Atlantique. Les Allemands réquisitionnaient tout. A Quimper, c'était la pénurie. Je connaissais les dangers : attaquer les troupes, saboter, couper un câble, c'était plus dangereux qu'être au front - ce sont les historiens qui l'ont dit- On pouvait être fusillé ou décapité. Mais, à 17 ans, j'étais tout heureux de signer mon contrat pour entrer dans la Résistance, le 10 janvier 1943.

Jean Jaouen est venu nous voir un soir. Il nous a expliqué ce que notre chef nous avait déjà dit, les consignes très strictes...On ne devait connaître que les 10 du groupe, personne d'autre. Si on était bavard, si on mettait la vie des autres en danger, on serait supprimés et nos corps seraient rendus à nos parents à la Libération. Et Jean Jaouen est reparti dans la nuit, alors qu'il y avait le couvre-feu.

Roger Guillamet : Jean Jaouen, traqué par la Gestapo, va partir en Angleterre et s'engager dans la 13^e BDLE. Il va faire tous les combats de la « 13 », mais, malheureusement, il va décéder le 13 mai 1945 sur une plage de Juan-les-Pins en essayant de désamorcer une mine, alors que la guerre est finie à l'ouest depuis le 8 mai. On va passer à Henri Rol-Tanguy, né à Morlaix, par hasard, mais Brestois. Tout le monde sait qu'il était communiste et qu'il a participé à la guerre civile espagnole.

Jean Rol-Tanguy : Pour mon père, le combat en Espagne contre le fascisme de Franco était primordial. Mon père est un ouvrier qui a son certificat d'études, un militant CGT au syndicat des métaux et au PCF. En Espagne, il devient officier, commissaire politique de la 14^e brigade. Il est blessé et démobilisé. Quand il rencontre ma mère en 1938, il lui dit : « N'oublie jamais que notre ennemi principal, c'est le fascisme ». Il n'a jamais entendu parler de l'Appel du 18 juin. La date [principale] pour lui, c'est le 18 août 1940 : il est dans la Creuse, démobilisé, et il rentre à Paris où sa femme le remet en contact avec les militants syndicaux illégaux CGT, interdits par Vichy. 18 août, ironie de l'Histoire : 4 ans plus tard, jour pour jour, c'est le début de l'insurrection parisienne.

En octobre 1940, après la première rafle policière contre les dirigeants du PC et de la CGT, il plonge dans la clandestinité, dont il ne sortira que le 26 août 1944. Au début de l'année 1941, il prend la responsabilité de ce qui sera les premiers groupes armés FTP. Il est le militaire du fameux triangle de direction du PCF de la région parisienne. La suite de l'histoire, vous la connaissez...

Roger Guillamet : Tout le monde a en tête l'image de la capitulation des forces nazies à la gare Montparnasse avec Leclerc. Le colonel Rol-Tanguy va alors s'engager dans la 1^{re} Armée.

Jean Rol-Tanguy : Oui, il intègre l'armée régulière, mais ses engagements politiques font qu'il sera mis au rancart dès 1951, au dépôt central des isolés, à Versailles.

Roger Guillamet : Vous avez tenu à ce que la photo de l'exposition le présente avec sa femme Cécile. Le couple était très uni...

Hélène Rol-Tanguy : Oui, ma mère, bien sûr, n'est pas Compagnon. Elle était d'une famille communiste et s'est engagée très tôt dans la lutte contre le fascisme. Mes parents se sont mariés en avril 1939. Mon père l'avait prévenue qu'il allait entrer en Résistance et lui avait demandé de réfléchir 8 jours avant de dire oui. C'était une question de vie ou de mort. Au bout de 2 jours, elle lui a dit : « je te suis » et elle a été son agent de liaison pendant toute la guerre.

Roger Guillamet : Votre mère a eu 100 ans le 10 avril dernier. Nous la félicitons affectueusement. Alexis, je reviens vers toi : quelle a été ta réaction quand tu as perdu coup sur coup Jean Jestin, Alphonse Arzel, François Seité, Louis Le Bastard ?

Alexis Le Gall : Nous étions des soldats, nous nous battions. On prenait des risques, on savait où on allait. On nous disait : « Aujourd'hui, ça a été le tour d'un tel... ». On s'habitue mais on est triste à chaque fois... Après la guerre, j'ai eu des contacts avec leurs familles, je suis allé au cimetière. Des années après, j'ai vu sur une tombe un nom : Rabinovitch. Chez nous, il s'appelait Robin, c'était un juif. Un autre, Jean Tony, est mort à ma place en déminant dans la neige glacée. Il est parti en petits morceaux en faisant cela par amitié pour moi. Il disait : « Toi, tu n'y arriveras pas, moi ; c'est mon boulot.... »

Roger Guillamet, s'adressant à Nicolas Simon : Quand tu étais petit, Nicolas, ton père commandait Saint-Cyr. Quel était ton regard de petit garçon quand tu voyais Pierre Messmer et tous les personnages qui ont fait notre histoire ?

Nicolas Simon : Mon regard [d'enfant] était un peu limité. C'est vrai que j'ai bien connu Pierre Messmer... Plus tard, quand mon père est devenu chancelier de l'Ordre, j'ai vécu une petite dizaine d'années à la chancellerie et j'ai connu de près des Compagnons et aussi beaucoup de Français libres et de résistants qui défilaient. Ils racontaient leurs souvenirs. Ils étaient plus extraordinaires les uns que les autres. Mais ils étaient discrets, comme mon père qui était modeste et réservé. C'étaient des patriotes totalement désintéressés.

Roger Guillamet s'adresse alors à Hélène Le Berre-Rousselot :

Toi aussi, tu as vécu avec ton père qui avait connu des choses extraordinaires pendant 6 ans...

Hélène Le Berre- Rousselot : Mon père était, comme celui de Nicolas, assez discret sur cette période. Ma sœur Jacqueline et moi sommes nées après la guerre. On a commencé à comprendre l'envergure de notre père le jour du lancement du « *Redoutable* » à Cherbourg, quand mon père était Préfet maritime et qu'on a rencontré le général de Gaulle. Voir cet immense personnage quand on a 10 ans, c'est impressionnant. Maman a fait le tour de la ville pour trouver un lit pour lui... C'est là que nous avons compris l'engagement de notre père et des marins du « *Rubis* ». Etienne Schlumberger venait aussi souvent à la maison. Ils étaient tous discrets, mais nous, nous étions persuadées qu'il fallait continuer à en parler. C'est pour cela que ce colloque est important et émouvant.

Roger Guillamet : C'est maintenant, un peu tardivement, qu'on réalise ce qu'a fait le « *Rubis* ».

Intervention du général (2S) Christian Baptiste



A quoi sert aujourd'hui l'Ordre de la Libération, au moment où les Compagnons ont quitté la barre -depuis 2017- et où ne restent plus avec nous quatre Compagnons : Daniel Cordier, Hubert Germain, Pierre Simonet et Edgard Tupët-Thomé ? « La volonté d'une Nation se nourrit de vies exemplaires », m'a dit le président de la République en me donnant ma feuille de route en 2018, ajoutant : « nous avons, dans les périodes difficiles que connaît la société française, besoin de héros positifs ».

Alors, je lui ai demandé de bien vouloir nous donner une mission supplémentaire : *Développer l'esprit de la Défense à travers l'engagement des Compagnons et des médaillés de la Résistance*. Elle s'ajoute aux missions historiques qui sont :

- Faire perdurer les valeurs de l'Ordre de la Libération et en conserver la mémoire
- Gérer le musée et les archives de l'Ordre
- Organiser, en lien avec les autorités officielles, les cérémonies commémoratives de l'Appel du 18 juin au Mont-Valérien et de la mort du général de Gaulle le 9 novembre à Colombey-les-Deux-Eglises.
- Assurer le service de la médaille de la Résistance française, deuxième distinction créée par le Général durant le conflit.

Comment faire perdurer les valeurs de l'Ordre ?

Aujourd'hui, diverses menaces minent l'unité de notre société : la première, c'est le rejet du principe de la démocratie représentative. Certains disent : « ce maire, ce député...ce président de la République n'est pas légitime pour moi, même s'il a eu plus de 50% des voix, parce que je n'ai pas voté pour lui ». Si on n'accepte plus cette règle du jeu, où va-t-on ?

La deuxième, c'est l'hédonisme égoïste : je ne m'implique pas dans cette société, j'en profite et je me construis mon bonheur égoïste ». Le troisième danger, c'est

le communautarisme-propagandiste, celui qui veut substituer à notre république, à notre démocratie, une société archaïque. Il y a donc bien des menaces sur la cohésion nationale, sur notre démocratie républicaine.

Dans ce contexte, à quoi sert l'Ordre de la Libération ? Nous avons proposé que l'Ordre, à partir des exemples lumineux des Compagnons et des médaillés de la Résistance, soit une « boussole de citoyenneté », qui vous ramène sur le cap de vos responsabilités de citoyen.

Se souvenir

Elie Wiesel a dit : « Le bourreau tue deux fois, la deuxième fois par l'oubli ». Nous n'avons pas le droit de tuer une deuxième fois ceux qui se sont levés. Il y a une exigence morale à se souvenir et à honorer. C'est ce qui se fait aujourd'hui, à travers le travail fantastique réalisé par Roger Guillaumet et ceux qui l'ont aidé, la ville de Quimper, l'ONAC, l'AFCL...

Être une source d'inspiration...

...à travers les exemples que nous pouvons faire rayonner, en pensant à ce que disait Tocqueville : « En démocratie, chaque génération est un peuple nouveau ». Les générations aînées doivent transmettre, les suivantes ont le devoir d'écouter et de contribuer à forger une communauté de destin dans un système démocratique et républicain.

Tremper les caractères

Vous connaissez cette phrase de Thucydide, cet Athénien du V^e siècle avant J.C. : « La force de la cité ne réside pas tant dans ses vaisseaux et ses remparts que dans le caractère de ses citoyens ». La mission que l'Ordre a reçue en 2018, c'est de participer à armer les esprits de nos concitoyens, à tremper leurs caractères. C'est la responsabilité de chacun d'entre nous. Je suis frappé par le taux d'abstention des 20/40 ans à chaque élection. Débattent-ils en famille, entre amis, de cet esprit républicain, de cet esprit de défense qui doit nous animer ? N'attendez pas tout des institutions, aidez-les, c'est crucial.

L'instruction

Vladimir Trouplin, conservateur du musée de l'Ordre de la Libération, me faisait remarquer récemment que chez les Compagnons, le pourcentage des bacheliers était de 52%, alors que celui des Français dans leur ensemble n'était que de 7 à 10% dans les années 1935-1940. Nous avons donc la conviction, à l'Ordre, que plus on avait la chance d'être instruits, plus on s'était forgé des convictions personnelles, et plus on était capables de se lever pour rejoindre l'Angleterre et le général de Gaulle, au lieu de suivre le maréchal Pétain.

Aussi, à l'Ordre, les équipes de médiation essaient de ne pas donner du « prêt à penser », mais de faire réfléchir les jeunes, de les aider à se forger des convictions personnelles. Personne d'entre nous ne vit « hors sol », nous sommes tous ancrés dans une cité, un département, un pays, une nation, une patrie. Être

une « boussole de citoyenneté, c'est utiliser l'exemple lumineux de ceux qui se sont levés, mais nous ne le faisons pas seuls. La journée d'aujourd'hui le montre : l'AFCL, ses délégués départementaux, les délégués de l'ONAC, du Souvenir français, des fondations mémorielles, ont travaillé ensemble. Et le général Cuche, président de la Fondation Maréchal Leclerc, est aussi avec nous.

Nous avons remarqué, à l'Ordre, que nous avons un angle mort : en gros, les 18-40 ans, qui se lancent dans les études supérieures, dans un projet professionnel, qui fondent une famille. C'est pourquoi nous avons lancé une coopération avec les éditions Bamboo, pour publier une série de BD sur les Compagnons de la Libération, sous la surveillance de Vladimir Trouplin, le directeur scientifique de l'Ordre. Nous sommes également en partenariat pour 10 épisodes sur You Tube avec « Nota bene », un *hipster* suivi par 900 000 jeunes de 15-40 ans, qui leur parle de culture, d'histoire, avec son look, son rythme, avec le vocabulaire des jeunes. Là aussi, Vladimir Trouplin vérifie avec son équipe la véracité historique. Le premier épisode a été vu, il y a quelques jours, par près de 200 000 jeunes. Nous aurons 10 épisodes jusqu'en juin.

Ainsi, l'Ordre de la Libération essaie de mettre en convergence tous ceux qui, sur le territoire, travaillent sur ce matériau extrêmement noble que sont les Compagnons de la Libération, les médaillés de la Résistance, tous ceux de la France Libre et de la Résistance. Nous oeuvrons pour que l'oubli ne les tue pas une deuxième fois, pour que les valeurs qu'ils ont portées au plus haut servent à nos concitoyens d'aujourd'hui.

.....

***Clôture du colloque par Aurélien Adam,
directeur de cabinet et représentant M. Pascal Lelarge,
Préfet du Finistère***



Historien de formation, après avoir participé dans ses années de jeunesse au Concours national de la Résistance et de la Déportation, M. Adam se dit ému, honoré et impressionné par ce département qui compte tant de Compagnons et une commune Compagnon, impressionné aussi par la qualité du colloque. Citons quelques lignes de son intervention :

Les conditions dans lesquelles l'Ordre de la Libération a été créé ne portaient pas à l'optimisme : en 1940, la lutte semblait mal partie, les espoirs de victoire étaient faibles pour une bonne partie des Français. Et pourtant l'Ordre est

aujourd'hui le deuxième en France. (...) C'est un ordre qui compte, une confrérie de frères d'armes, une fenêtre ouverte sur l'histoire.(...)

Quand le général de Gaulle quitte le pouvoir en 1946, la croix de la Libération cesse d'être décernée, ce qui a peut-être limité le nombre de ceux qui auraient pu devenir Compagnons, ces Compagnons, tous unis par leur combat, venant de classes sociales, de régions, de continents différents (...). On ne devenait pas Compagnon par hasard : il fallait un engagement précoce, des conditions de ralliement extrêmement difficiles, une prise de risques, une somme d'actions marquantes. Ferait-on la même chose aujourd'hui ? (...)

Je salue ce soir les familles des Compagnons auxquels ce colloque a rendu hommage, ces Compagnons finistériens qui, des sables de Libye aux maquis français, ont contribué à délivrer leur patrie de la barbarie nazie. Les Compagnons ne sont plus que quatre, nous allons bientôt nous retrouver orphelins... Mais je suis convaincu qu'on ne meurt véritablement que lorsque le souvenir s'éteint. Je suis sûr qu'ils seront avec nous, quoi qu'il arrive.

Le Chemin de mémoire



Le colloque étant ainsi clôturé, nous nous rendons maintenant sous le crachin breton sur les quais de l'Odet, pour inaugurer l'allée Yves Rolland* et découvrir les tables du « chemin de mémoire » qui y sont installées.

Ces tables fixées sur les murs de la berge rappelleront aux passants par textes et photos l'importance du Finistère dans la Résistance et la France Libre.

Table No 1 : Le Finistère a fourni 13% des combattants et 20% des marins de la France Libre

No 2 : Présentation de l'Ordre de la Libération

No 3 : Photos de tous les Compagnons du Finistère

No 4 : Les trois Compagnons quimpérois et l'île de Sein

No 5 Le monument de la Libération à Quimper et la place de la Résistance

La cérémonie se déroule en présence des autorités civiles et militaires, du général Bruno Cuhe, des Saint-Cyriens de la promotion « Compagnons de la Libération ». De nombreux voisins sont venus grossir les rangs des participants au colloque. Les plaques sont dévoilées, *la Marseillaise* entonnée.



Sous les parapluies -il pleut vraiment cette fois -, nous gagnons la mairie, nous promettant revenir voir ce lieu de plus près cet été...sous le soleil.

Exposition de l'ONACVG : Les Compagnons finistériens



Les grands panneaux verticaux, hauts de 2 mètres, installés dans la mairie, sont saisissants. Nous mettons un visage sur ces hommes, si jeunes pour la plupart, dont l'histoire vient d'être évoquée.

Sur quelques panneaux, une de leurs dernières lettres est reproduite : ultime message de ces hommes qui se préparent à mourir. Nous nous approchons de ceux qui nous frappent plus particulièrement par leur jeunesse ou leur parcours : François Seité, 17 ans en 1940, mort pour la France à Belfort en 1944, Louis Broudin, mort pour la France à 18 ans devant Dakar en 1940, François Arzel, mort pour la France à 20 ans en 1944 dans les Vosges et dont les derniers mots ont été : « Les Bretons gardent toujours la foi de leurs ancêtres et retrouvent leur liberté perdue »...

Mais l'heure n'est plus à la tristesse, c'est le moment des retrouvailles. Le maire, M. Jolivet, nous a accueillis chaleureusement. Jean-Paul, notre président, a pu lui remettre au nom de l'AFCL le beau *Dictionnaire des Compagnons*, réalisé par Vladimir Trouplin.

Un verre de cidre breton en main, nous rejoignons nos amis, échangeons quelques mots avec le général Baptiste, et commentons cette belle journée. Roger Guillamet nous expliquera comment ces panneaux, réalisés sur un tissu léger, seront roulés, insérés dans des tubes... pour être présentés dans les établissements scolaires du département. Le tout tient dans une camionnette.

Kenavo à la Bretagne, nous reviendrons l'été prochain.

Marie-Clotilde GÉNIN-JACQUEY

.....